

LES PETITS CAHIERS D'ANATOLE

n° 18, octobre 2005

ABORDER LA QUESTION DE L'IDENTITE EN ARCHEOLOGIE :
BILAN BIBLIOGRAPHIQUE
ET REFLEXIONS DANS DES THESES EN COURS.

Mélanie Fondrillon, David Germinet, Amélie Laurent,
Emmanuel Marot, Véronique Marthon, Nicolas Poirier
et Marilyne Salin.

CITERES LABORATOIRE ARCHEOLOGIE ET TERRITOIRES

UMR 6173
CNRS – Université de Tours
33 allée Ferdinand de Lesseps, BP 60449
37204 Tours Cedex 03
lat@univ-tours.fr

<http://www.univ-tours.fr/lat>



Aborder la question de l'identité en archéologie : bilan bibliographique et réflexions dans des thèses en cours¹

*Discussing identity in archaeology :
bibliographical synthesis and comments in current PhDs*

Mélanie Fondrillon, David Germinet, Amélie Laurent, Emmanuel Marot, Véronique Marthon, Nicolas Poirier et Marilyne Salin.²

Mots-clés : archéologie, identité, culture matérielle, nationalisme.

Keywords : *archaeology, identity, material culture, nationalism.*

Référence bibliographique : Mélanie Fondrillon *et al.*, Aborder la question de l'identité en archéologie : bibliographique et réflexions dans des thèses en cours, *Les petits cahiers d'Anatole*, n° 18, 18/10/05, 19561 signes, http://citeres.univ-tours.fr/doc/lat/pecada/pecada_18.pdf

Cette contribution collective³ a pour but de montrer la place de l'archéologie dans le débat sur la construction de l'identité en montrant les spécificités historiographiques, épistémologiques et méthodologiques.

Ce sujet n'étant pas directement l'objet de nos thèses, nous avons choisi de l'aborder sous la forme d'un bilan bibliographique, d'une réflexion sur les étapes du raisonnement archéologique et d'un exposé des principaux biais induits par la problématique identitaire.

Notre exposé se fonde sur un certain nombre d'ouvrages et de travaux tels que : les actes du colloque *Production et identité culturelle* (D'ANNA, BINDER 1998), [les Cahiers des Thèmes transversaux de l'U.M.R. 7041 « Archéologie et Sciences de l'Antiquité »](#), des dossiers thématiques dans la revue *Les Nouvelles de l'Archéologie*, des manuels de méthodologie et des études de cas.

Nous avons pu constater à cette occasion que le terme « identité » était rarement utilisé dans les titres des publications archéologiques, alors que dès son avènement en tant que science humaine, l'archéologie a été utilisée pour servir les constructions identitaires des états modernes européens. Dans ce contexte, l'identité est souvent devenue une affaire d'état et l'archéologie un instrument au service des idéologies nationales.

¹ Ms reçu le 15/06/05, accepté le 30/09/05. Lecteurs : Conseil d'Unité

² Doctorants à l'université de Tours, U.M.R. 6173 CITERES – Laboratoire Archéologie et Territoires

³ Communication présentée à l'occasion du séminaire pluridisciplinaire de l'association ESSPACES (Etudiants en Sciences Sociales pour l'Analyse et la Compréhension de l'Espace et des Sociétés) : *Les constructions sociales des identités*, Tours, 9 et 10 juin 2004.

I/ Qu'est-ce que l'identité en archéologie.

A- Définitions et position du problème.

La première question à poser d'emblée est la suivante : « qu'est-ce que l'identité ? »

Il est nécessaire de partir de définitions académiques. Dans le Petit Robert (2003), l'identité est définie comme l'« ensemble des traits culturels propres à un groupe ethnique (art, religion, langue, etc.) qui lui confèrent son individualité ; sentiment d'appartenance d'un individu à un groupe ».

Cette définition met en lumière la dualité du concept d'identité qui associe un caractère collectif et un caractère individuel. Cette dualité est en partie à l'origine de la diversité des approches des phénomènes identitaires par les différents champs disciplinaires des sciences humaines et sociales.

A ce sujet, le sociologue Mucchielli dans un « Que Sais-Je ? » consacré à l'identité propose cette définition de l'identité pour les « sciences humaines » : « l'identité est un ensemble de significations apposées par des acteurs sur une réalité physique et subjective, plus ou moins floue, de leur monde vécu, ensemble construit par un autre acteur. C'est donc un sens perçu donné par chaque acteur au sujet de lui-même ou d'autres acteurs. » (MUCCHIELLI 2002).

Nous pouvons donc retenir que :

- l'identité est toujours plurielle. Les acteurs ont toujours leur lecture de leur identité et de l'identité des autres selon les situations.
- L'identité est toujours en transformation. Les contextes de référence de l'identité ne sont pas figés. L'identité n'est donc pas définitive.

En conséquence, la diversité des approches explique la difficulté à proposer une définition commune.

B- L'approche identitaire en archéologie.

La spécificité de l'archéologie est de s'intéresser aux restes matériels des activités humaines passée. Ainsi, contrairement aux autres disciplines, nous n'avons pas directement accès aux phénomènes abstraits tels que les relations sociales, les perceptions individuelles et collectives de la réalité.

L'archéologie s'attache, entre autres, à identifier, décrire et expliquer les comportements des sociétés du passé. Elle est en outre une source privilégiée pour aborder le quotidien de ces populations.

Elle utilise très largement le concept flou de « culture matérielle » qui peut se définir comme l'assemblage de vestiges matériels (pollens, céramique, os animaux, objets manufacturés, sols, monuments, parcellaire) supposés caractéristiques d'un ou plusieurs groupes résidentiels en un temps donné.

Cet objectif est à l'origine d'une longue réflexion consacrée à la valeur informative des sources archéologiques. Ainsi, dès la fin du 19^e siècle, en Allemagne, le préhistorien Kossinna est le premier à proposer d'utiliser des types d'objets archéologiques pour identifier les différentes cultures, qui se répartissaient en provinces culturelles distinctes selon les aires géographiques. Il s'est principalement intéressé à la recherche des origines préhistoriques supposées des « populations » indo-germaniques. Bien que largement décrié par la suite en raison de la récupération politique de son travail par le Troisième Reich – comme nous le verrons par la suite – Kossinna a néanmoins eu une influence considérable dans la discipline et sur le lien étroit entre culture matérielle et identité qui persistera par la suite.

En effet, au début du 20^e siècle et en Angleterre, Childe s'inscrit dans cette même tradition et écrit par exemple, en 1929, dans *The Danube in Prehistory* : « Nous avons du matériel, de la céramique, des outils, des ornements, des rites funéraires, des formes

d'habitation qui, régulièrement, se retrouvent ensemble. Nous appelons ce tout un groupe culturel ou plus simplement une culture (civilisation). Nous supposons que cet ensemble est l'expression matérielle d'une entité que dans un sens moderne nous appelons « peuple » » (CHILDE 1929).

Il semble que cette assimilation directe entre « culture matérielle » et « peuple » n'ait été remise en cause que beaucoup plus tard, suite aux grandes évolutions théoriques, initiées principalement par les chercheurs anglo-saxons, et qui ont engendré d'importantes réflexions sur la discipline.

La question de l'identité a été notamment abordée par la *New Archaeology*, qui s'est développée dans le courant des années 1960-1970 simultanément aux Etats-Unis et en Angleterre, et dont le chef de file est le préhistorien américain Binford (BINFORD 1962, 1972). Les adeptes de ce courant, très influencés par l'anthropologie sociale, voulaient avant tout faire de l'archéologie une discipline scientifique. Ils se sont surtout intéressés aux identités collectives et particulièrement aux identités sociales délaissant les identités ethniques jusqu'alors si prisées qui allaient à l'encontre de la démarche scientifique objective qu'ils proposaient d'adopter. Toutefois, ils reconnaissaient que l'on pouvait aborder tous les traits d'une société à partir de ses seuls vestiges matériels.

Plus récemment, le courant post-processualiste, qui regroupe divers mouvements hétérogènes et qui s'est formé durant les années 1980 en réaction à la *New Archaeology*, insiste sur l'implication de l'archéologie dans la construction de l'identité culturelle. La culture matérielle reste au centre des études ; toutefois, les adeptes de ces courants disciplinaires insistent sur l'importance d'analyser les vestiges dans leur contexte.

En France, la réflexion s'oriente, plus tôt, vers plus de prudence dans les interprétations. Leroi-Gourhan illustre cette distinction nécessaire entre « culture matérielle » et « peuple » ou « ethnie » avec l'exemple du site préhistorique de Pincevent (Région Parisienne) : « La répartition très vaste des techniques magdaléniennes n'implique pas forcément une identité culturelle totale. Les magdaléniens de l'Espagne du nord, ceux de la Région Parisienne et ceux de Pologne peuvent avoir été aussi différents les uns des autres que les habitants actuels de ces contrées respectives. Mais, sauf pour des détails, leur équipement de pierre et d'os était le même » (LEROI-GOURHAN 1984).

D'ailleurs, cette difficulté transparait dans le vocabulaire utilisé par les archéologues. Ces derniers préfèrent employer au pluriel tous les termes désignant les liens sociaux : *les sociétés*, *les groupes sociaux*, *les faciès culturels*. De même, les termes de « peuple » ou « ethnie » sont très peu présents dans la bibliographie française. Cela illustre bien qu'il est difficile pour les archéologues d'aborder ces notions sociologiques actuelles.

C- Les sources de l'archéologie.

L'archéologue est donc confronté à la nature purement matérielle de ces sources ; mais sa démarche est également biaisée par leur caractère lacunaire. En effet, les vestiges mis au jour ne représentent qu'une part infime de ce qui a existé (Figure 1).

Divers processus naturels et anthropiques sont à l'origine de cette conservation différentielle. Pour les agents naturels, citons par exemple : l'acidité du sol, l'érosion, le colluvionnement, la destruction par des animaux fouisseurs ou les perturbations géologiques. Pour les agents anthropiques, retenons entre autres les labours et les constructions diverses.

Ensuite, une seconde sélection s'opère, liée aux conditions de la recherche : les possibilités et les intérêts sont fluctuants, les travaux récents sont destructeurs de sites et les travaux d'aménagements conditionnent en partie l'étendue géographique des recherches actuelles.

Le double aspect matériel et lacunaire des sources de l'archéologue doit l'inciter à être prudent dans son interprétation des identités des populations passées. Toutefois, dans des contextes particuliers (comme le funéraire), les archéologues essaient d'aller plus loin dans l'interprétation pour atteindre l'individu.

La notion de culture matérielle est un outil construit par les archéologues pour aborder l'identité. Il nous faut maintenant expliciter la démarche par laquelle nous passons des données brutes à la culture matérielle.

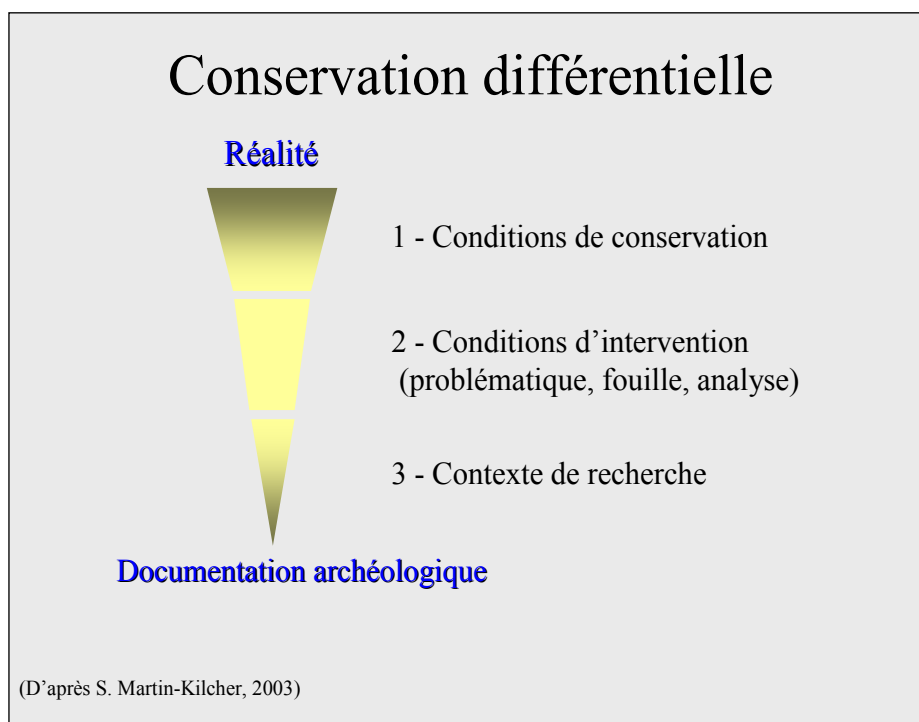


Figure 1 : La documentation archéologique est le résultat de plusieurs filtres altérant notre vision de la réalité passée.

II/ Des vestiges à la culture matérielle : les étapes du raisonnement archéologique.

La nature des données collectées impose à l'archéologue des échelles d'analyse différentes.

Par exemple, une couche d'occupation, découverte à l'intérieur d'un habitat, témoigne des activités humaines qui ont eu lieu dans la pièce ; le comblement d'un dépotoir domestique reflète les événements liés à la maison à laquelle il est rattaché ; le remplissage du fossé d'un rempart documente les activités à l'échelle du quartier, voire de la ville. Ainsi, le même type de données, en fonction du contexte archéologique, nous informe sur les activités humaines à différents niveaux : de la cellule familiale à la communauté urbaine.

Quelle méthodologie adopter pour analyser ces données ?

A- De l'objet à la fonction.

Le premier traitement d'un objet archéologique est d'abord descriptif et ensuite, et seulement, analytique, au sens fonctionnel. Même si la description exhaustive et objective est utopique – chacun sait que deux personnes décriront différemment le même objet, selon leur

formation, leur culture et leurs intérêts – l'archéologue doit mettre en place un protocole descriptif le plus rigoureux possible, strict et fixe, applicable à des vestiges de même nature.

Globalement, pour tout type de vestige, il s'agit d'en connaître la matière et d'en restituer la forme. De ces deux critères, on définit un type qui s'inscrit dans une typologie plus vaste.

Ensuite, dans une visée analytique, l'archéologue déduit de cette description la fonction de l'objet. Dans le cas fréquent des objets manufacturés (céramique, tabletterie, métal, ...), cette fonction déduite n'est que la fonction primaire des éléments, celle voulue par le fabricant, et qui a pu être détournée lors de son utilisation par le consommateur, sans qu'il soit généralement possible d'en restituer les modalités.

Prenons l'exemple d'un objet (Figure 2) provenant d'une fouille du nord de la Lozère (sud du Massif Central). On peut dire qu'il s'agit d'un fragment d'argile, fine et sableuse, avec des inclusions de quartz, mica et feldspath, tournée et cuite en atmosphère réductrice. Il correspond à un tesson de céramique.



Figure 2

D'un point de vue morphologique, on peut dire qu'il appartient au col d'une forme fermée, à large ouverture avec un décor à la molette (Figure 3).

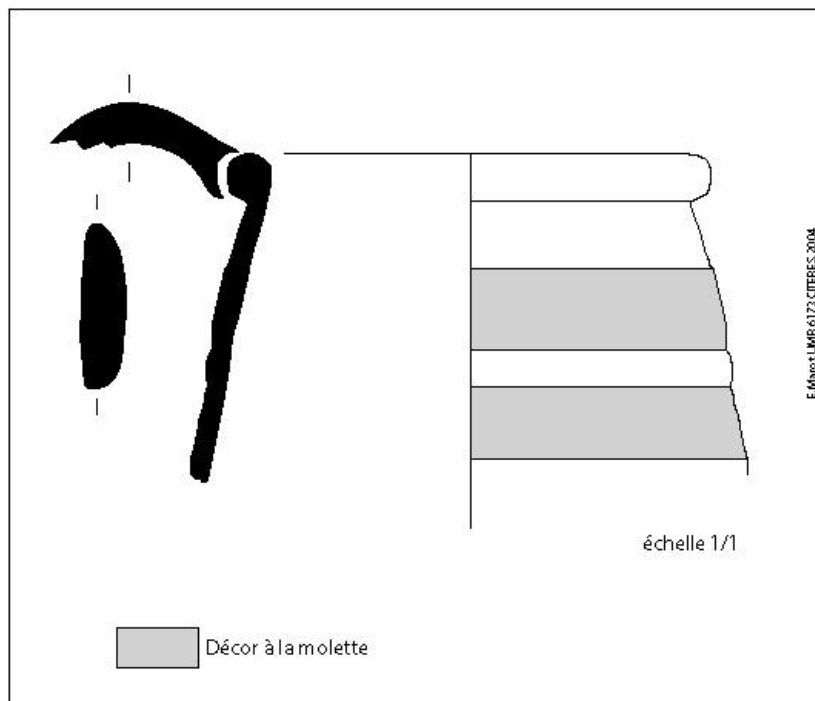


Figure 3

Par analogie, ce col peut être rattaché à une forme relativement répandue dans le Massif Central, et que l'on appelle traditionnellement « pichet arverne », du nom de la cité antique qui avait pour capitale Clermont d'Auvergne (aujourd'hui Clermont-Ferrand) (Figure 4).

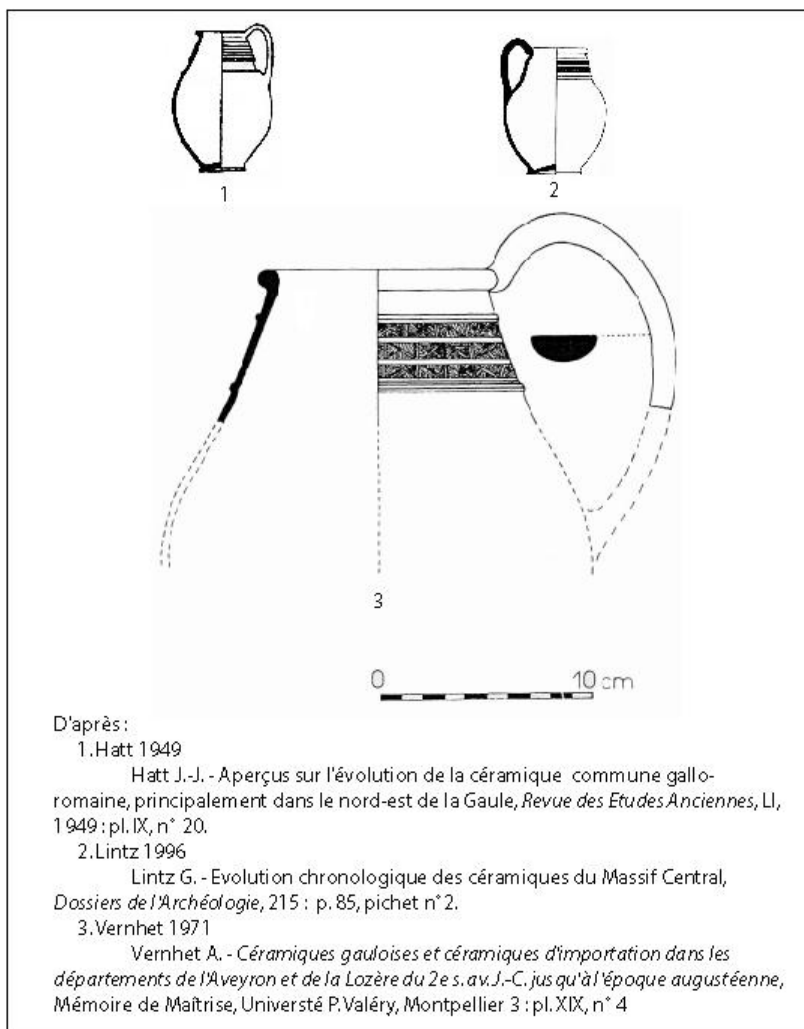


Figure 4

Que ce soit par son contexte de découverte ou par les comparaisons bibliographiques, cette forme est datée entre la fin du 1^{er} s. avant J.-C. et le début du 1^{er} s. après J.-C.

D'un point de vue fonctionnel, la technique, la forme et le décor laissent penser qu'il s'agit d'un vase pour verser les liquides : un pichet ou une cruche.

Cette interprétation fonctionnelle est une première étape, toutefois fondamentale, dans le raisonnement archéologique et n'intéresse l'archéologue qu'à une très grande échelle, celle du contexte de découverte (bâtiment, structure). Si l'archéologue change d'échelle d'analyse, cet objet n'est pas pour autant inintéressant ; l'approche à adopter n'est plus d'ordre fonctionnel, mais culturel et économique.

B- Interprétations : les différentes échelles d'analyse

La description et l'identification fonctionnelle sont établies pour tous les vestiges. On obtient alors des assemblages cohérents de vestiges, que l'on appelle aussi des faciès, et qui peuvent être par exemple le **vaisselier** dans le cas de la céramique, la **composition de**

l'alimentation carnée dans le cas des os animaux ou encore **l'agencement des parcelles** dans le cas du parcellaire.

L'objectif est de répondre à différentes questions, en replaçant ces assemblages de vestiges dans leur contexte et à des échelles d'analyse pertinentes :

- ✓ à l'échelle de la structure (bâtiment), ces faciès documentent entre autres la gestion de l'espace à l'intérieur comme à l'extérieur de l'habitat, sa fonction et le statut de ses occupants ;
- ✓ à l'échelle du site archéologique, ils informent sur le statut du site, son approvisionnement en différents produits (poteries, roches, aliments), l'évolution des pratiques économiques et culturelles de ses habitants ;
- ✓ à l'échelle régionale, ils documentent sur les échanges et les modes de consommation.

Si l'on replace maintenant notre « pichet arverne », découvert en Lozère, à une échelle plus petite que celle de la structure où il est partie intégrante du vaisselier, sa valeur informative devient plus complexe et surtout plus fragile (Figure 5).

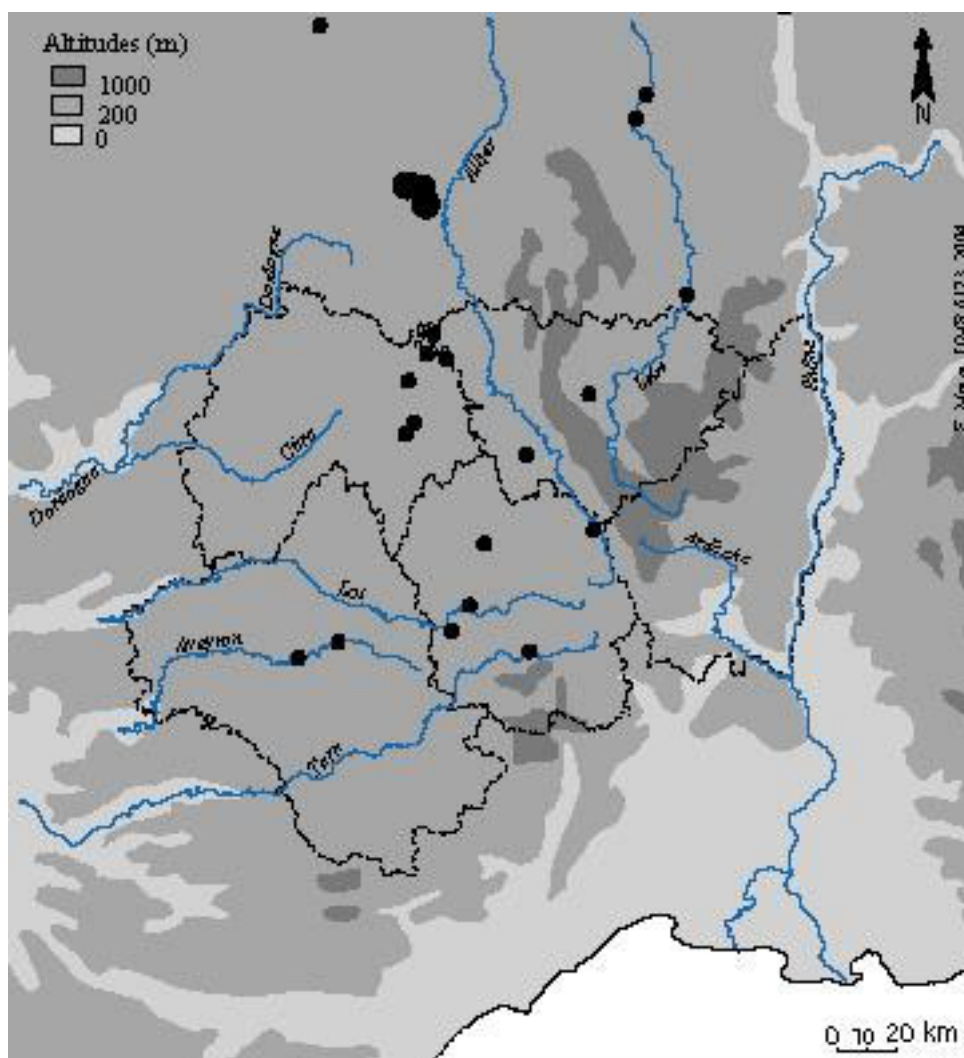


Figure 5 : Diffusion des « pichets arvernes » dans le sud du Massif Central. Pré-inventaire : Vernet 1967, Vernet 1971 et Menez 1989. Complément : Marot 2004.

Cette carte de répartition du pichet arverne met en lumière deux phénomènes :

- ✓ d'une part, cette forme pourrait être produite aux environs de Clermont et autour du plateau de Gergovie, où la densité de découvertes a été plus importante ;
- ✓ d'autre part, cette forme n'atteint pas la Narbonnaise, de culture méditerranéenne.

En somme, comment doit-on (ou peut-on) interpréter cette répartition ? Un élément peut répondre à ce problème : on sait, par César, qu'avant la conquête romaine les Gabales (Lozère) sont clients des Arvernes et que les Rutènes indépendants sont alliés des Arvernes. L'importation de ces produits de tradition arverne traduit-elle donc la conséquence d'une volonté de distinction face au monde romanisé (interprétation politique), d'une amitié et d'une tradition indigène (interprétation culturelle et sociale), d'une dépendance commerciale (interprétation économique).

Bref, le problème n'est pas tranché pour l'archéologue, même si les traditions culturelles ou les phénomènes économiques demeurent les explications les plus pertinentes.

Et l'identité dans tout ça ?

Comme nous l'avons vu, on peut aisément glisser de l'assemblage de vestiges, du faciès, à la définition d'une identité culturelle régionale. La répartition géographique particulière d'un type de vestiges témoigne-t-elle d'une identité culturelle homogène ? Les Gaulois étaient-ils romanisés parce qu'ils achetaient du vin venant d'Italie, ou n'aimaient-ils pas le vin tout simplement ? De la même manière, sommes-nous réellement de culture américaine, sous prétexte que nous buvons du coca-cola et que nous portons des jeans ?

Plusieurs interprétations sont donc possibles. La première, et la plus séduisante, est à dominante culturelle : elle suppose la diffusion de types sous l'influence de modes, de traditions ou de revendications identitaires. La seconde, à dominante économique, explique la diffusion de ces faciès par les lois de l'offre et de la demande et en fonction du coût des produits.

La distinction entre les deux interprétations n'est généralement pas aussi tranchée. Les interprétations mêlent souvent les deux modèles, consciemment ou non.

III/ Archéologie et constructions identitaires : limites et critiques.

A- le risque de sur-interprétation.

Comme nous l'avons vu, les seules sources à la disposition de l'archéologie dans la question des formes identitaires sont des constructions scientifiques telles que les cultures matérielles ou les faciès culturels. Or l'utilisation de ces concepts pour la restitution d'identités culturelles est pour le moins hasardeuse et grandement faussée par les risques de sur-interprétation.

La sur-interprétation est avérée chaque fois que la confusion entre culture et culture archéologique est consommée. Si la culture d'un groupe ethnique peut être définie par un système de connaissances, de techniques, de règles et de croyances communes, la culture archéologique ne peut être, au mieux, que les traces laissées par un ensemble de groupes résidentiels qui échangent plus entre eux qu'avec d'autres.

Le risque de sur-interprétation réside essentiellement dans une assimilation trop rapide entre culture matérielle et ethnique, en tant que peuple identifiable. Ce pas a été franchi pour la première fois par l'archéologue allemand Kossinna. A l'appui des thèses nazies, il proclame l'identité entre une culture archéologique et un groupe ethnique. Cette démarche sert à

affirmer l'ancienneté et la stabilité de la « race aryenne » et, de là, son expansion et sa suprématie.

La sur-interprétation archéologique est alors au service de la récupération politique de la discipline.

B- la récupération politique.

Les archéologues sont souvent décriés au sein des sciences sociales pour la définition des identités collectives dans la mesure où l'archéologie a souvent été un instrument au service des constructions identitaires modernes, permettant de s'inventer des ancêtres sur mesure.

Ces nombreuses compromissions et récupérations par des idéologies politiques (souvent nationalistes) s'expliquent d'autant mieux que les données archéologiques permettent une revendication au nom du droit du sol autant que du droit du sang. En s'identifiant à un ancêtre glorieux (droit du sang) et en démontrant sa présence sur un espace particulier grâce à l'archéologie (droit du sol), les idéologies nationalistes ont trouvé dans la discipline le fondement idéal de revendications territoriales diverses, et la justification par la science de conflits guerriers.

Par exemple, la récupération politique de l'archéologie a joué un rôle déterminant dans la construction des identités nationales européennes au cours du 19^e siècle. Pour le seul cas de la France, c'est par la référence à « nos ancêtres les Gaulois », et plus particulièrement à celui qui est considéré comme leur chef, Vercingétorix, que s'est construite l'identité nationale française.

En 1484 déjà, aux Etats Généraux de Tours, le chancelier avait utilisé cette référence pour appeler les Français à l'unité au sortir de la Guerre de Cent Ans, en rappelant la phrase de César dans la *Guerre des Gaules* « Si les Gaulois étaient d'accord entre eux, l'univers entier ne pourrait leur résister. ».

Mais c'est véritablement au 19^e siècle, autour de Vercingétorix, que s'est constituée la première idée d'une patrie commune sur le sol de la Gaule. En 1858, le duc d'Aumale, fils du roi Louis-Philippe, nomme Vercingétorix « le premier des Français ».

Dans la guerre de 1870 s'exaltent les valeurs patriotiques. Les références à l'ancêtre gaulois, exemple du sacrifice pour la communauté, se multiplient. Le propre de ces récupérations politiques est de malmené quelque peu la réalité historique, par mensonge autant que par omission. Par exemple, on met en avant les vertus de rassembleur de Vercingétorix, qui aurait regroupé autour de lui l'essentiel des peuples gaulois, mais on oublie que tout le Midi (la Narbonnaise) était déjà devenu province romaine et que les Rèmes et les Lingons étaient alliés des Romains.

Cette récupération politique du personnage de Vercingétorix est à l'origine des fouilles importantes qui ont débuté sur le site d'*Alesia* à cette époque. L'alliance étroite qui existait alors entre archéologie et nationalisme politique s'exprime par la présence, sur le site même d'*Alesia*, d'une statue représentant Vercingétorix, sous les traits de Napoléon III qui y fit graver cette formule : « La Gaule unie ne formant qu'une seule nation animée d'un même esprit peut défier l'univers. Napoléon III à la mémoire de Vercingétorix » (Figure 6).



Figure 6 : La récupération politique du personnage de Vercingetorix et des fouilles archéologiques d'Alésia par Napoléon III.

C- Influence du contexte de recherche.

Aujourd'hui, en France, la récupération politique des découvertes archéologiques est moins volontaire et institutionnalisée. Toutefois, on peut considérer que la quête d'identité et le contexte politique et culturel de la recherche archéologique orientent pour le moins les thématiques de cette recherche.

Bien sûr, on sait que la conception nationaliste de la Gaule est dépassée. Pourtant, la civilisation gauloise est toujours une référence dans les débats politiques actuels et la recherche s'en trouve influencée, sans doute inconsciemment.

Les Celtes ont occupé la plus grande partie de l'Europe, et ce qui jadis pouvait servir de justification à l'impérialisme français (à l'occasion de la guerre de 1870 par exemple) sert aujourd'hui à encourager la construction européenne.

Est-ce un hasard si les années 1990 ont été celles qui ont connu le plus grand nombre de fouilles et de publications sur les sociétés celtiques ?

« Nos ancêtre les gaulois », autrefois patriotes et unis contre l'envahisseur romain sont aujourd'hui présentés comme un des éléments de cette vaste civilisation celtique qui occupait tout le continent.

Ces quelques exemples montrent qu'aborder l'identité avec les seules sources de l'archéologie semble plus délicat qu'étudier les sociétés actuelles dont on peut *a priori* décrire la culture. Une culture archéologique, en effet, n'est constituée que des traces matérielles laissées par les sociétés anciennes et ne permet pas d'accéder directement à leur identité propre.

Chaque type de vestige archéologique fournit un éclairage différent sur une même réalité passée qui reste inaccessible dans sa globalité. Les risques sont nombreux à vouloir

assimiler culture matérielle et identité culturelle. La récupération politique n'est pas le moindre.

Sans même aller à ce point dans les dérives scientifiques, l'interprétation la plus rigoureuse supposerait que l'archéologue soit culturellement neutre. Bien évidemment, le chercheur travaille avec sa culture, son expérience et ses modèles.

BIBLIOGRAPHIE

ARSCAN 2004

ARchéologie et SCiences de l'ANtiquité – *Thème 5 - Identités culturelles*, Cahiers 1, 2 et 3, www.mae.u-paris10.fr/arscan/artheme5.htm (références du 08 novembre 2004).

BATS 1990

Bats M. – Mobilier céramique, le faciès culturel, in : PY, *Lattara 3, Fouilles dans la ville antique de Lattes, les îlots 1, 3 et 4-nord du quartier Saint-Sauveur*, A.R.A.L.O., Lattes : 351-356.

BINFORD 1962

Binford L.R. – Archaeology as Anthropology, *American Antiquity*, 28-2 : 217-225.

BINFORD 1972

Binford L.R. (dir.) – *An Archaeological Perspective*, Seminar Press, New-York, 464 p.

BONIS et al. 2002

Bonis A., Coudart A., Cleuziou A. (dir.) – Dossier : Constructions identitaires dans les sociétés passées et présentes, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 90-4 : 5-30.

CHILDE 1929

Childe V.G. – *The Danube in Prehistory*, Clarendon Press, Oxford, 479 p.

D'ANNA, BINDER 1998

D'Anna A. et Binder D. (dir.) – *Production et identité culturelle, actualité de la recherche*, Acte de la 2nde session, Arles-Bouches-du-Rhône (8-9 novembre 1996), A.P.D.C.A., Antibes, 479 p.

DEMOULE 1999

Demoule J.-P. – Ethnicity, culture and identity : French archaeologists and historians, *Antiquity* 73, Special section : « Theory in French Archaeology » : 190-198.

DJINDJIAN 1991

Djindjian F. – *Méthodes pour l'Archéologie*, Armand Colin, Paris, 401 p.

GARDIN 1979

Gardin J.-C. – *Une Archéologie théorique*, Hachette, Paris, 339 p.

GOUDINEAU 2002

Goudineau Ch. – *Par Toutatis ! : que reste-t-il de la Gaule ?*, Le Seuil, Paris, 177 p.

JONES 1997

Jones S. – *The Archaeology of Ethnicity, constructing identities in the past and present*, Routledge, Londres, 188p.

LENCLUD 2003

Lenclud G. – Identité et changement sont-ils compatibles ?, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 93-3, 24-27.

LEROI-GOURHAN 1984

Leroi-Gourhan A. – *Pincevent, campement magdalénien de chasseur de rennes*, Guides archéologiques de la France, Ministère de la Culture, Imprimerie Nationale, Paris, 194 p.

MAROT à paraître

Marot E. – Eléments de réflexion sur le faciès céramique ruténo-gabale de la période augustéenne au 3^{ème} siècle. ap. J.-C., *Cahiers d'Archéologie Aveyronnaise*, Rodez.

MARTIN-KILCHER 2003

Martin-Kilcher S. – Dépôts en milieu urbain et amphores : évacuation organisée – réutilisation – déchets, in : BALLET., CORDIER, DIEUDONNE-GLAD, *La Ville et ses déchets dans le monde romain : rebuts et recyclages*, Actes du colloque de Poitiers (19-21 septembre 2002), Archéologie et Histoire Romaine 10, Ed. Monique Mergoïl, Montagnac : 231-242.

MUCCHIELLI 2003

Mucchielli A. – *L'identité*, « Que sais-je ? », P.U.F. (6^{ème} éd.), Paris, 127 p.

LEVI-STRAUSS 1987

Lévi-Strauss C. – *Race et histoire*, Denoël, Paris, 127 p.

RENFREW, BAHN 2000

Renfrew C., Bahn P.G. – *Archaeology, theories, methods and practice*, Thames and Hudson, (3^{ème} éd.), New-York, 640 p.

SIMON 1996

Simon A. – *Vercingétorix, héros républicain*, Ramsay, Paris, 265 p.